

A DIEU A SERGE DE BEKETCH

PRÉSENT

NUMÉRO 6438

MARDI 9 OCTOBRE 2007

1,50 €

Antilles-Réunion 2 € • Tahiti - Nouvelle Calédonie 290 FP

www.present.fr ou www.presentquotidien.com

SAMEDI SOIR à 11 h 10, en la vigile de la Saint-Serge, il a plu à Dieu de rappeler à Lui notre ami et confrère, Serge de Beketch. Trop tôt, trop vite ! Il n'avait que 60 ans, il avait encore tant de combats à mener, tant de coups de gueule à pousser dans ce monde vieux et apostat. Trop tôt, trop vite ! Il laisse tant d'amis dans la peine, et surtout sa famille : Danièle, son épouse, Cyrille et Aymeric, ses fils, ses petits-enfants... Trop tôt et trop vite, mais c'était l'heure de Dieu, et donc la bonne heure, celle que sa Providence a voulue et choisie.

Serge de Beketch, cet homme debout, est mort terrassé par une maladie du foie contractée il y a quinze ans lors d'exams médicaux. L'évolution du mal s'était précipitée depuis le mois d'août. Elle lui a laissé le temps, ce temps précieux de l'extrême-onction, et puis de quatre jours où le Père Argouarc'h, protégé par sa bure alors que même les plus proches voyaient leur temps auprès de lui compté, a pu rester continuellement auprès de lui dans l'unité de réanimation de l'hôpital parisien où il livrait son dernier combat, crucial entre tous. Et au moment de la mort, Danièle, Cyrille et Aymeric étaient auprès de lui.

C'est d'abord ce souvenir qu'il nous laisse, et cet exemple qu'il nous donne. Le bon vivant, le bon camarade, le pourfendeur truculent des maux d'aujourd'hui est parti avec courage, soutenu par sa foi, acceptant l'épreuve de cette déchéance physique qui n'a en rien entamé sa lucidité, sa bonhomie, son immense gentillesse – et dont l'issue s'appellera finalement résurrection.

Lucide : l'autre grand souvenir, l'autre grand exemple laissé par Serge de Beketch, c'est celui d'un sens des proportions qui avait fait de lui un pamphlétaire pour le bien. Face à la culture de mort, aux mensonges, aux mesquineries, aux escroqueries morales et matérielles, aux trahisons, aux abandons de notre temps, il réagissait avec toute sa force d'âme, mettant en évidence et en perspective ce qu'il y avait de plus abominable pour que personne ne puisse prétendre n'avoir rien vu.

Comme le bâtisseur de cathédrales du Moyen Age ponctuant son œuvre de gargouilles et de figures grotesques : parce que le mal doit être dénoncé, et mieux encore, ridiculisé.

Le malheur, dans notre XXI^e siècle sans Dieu, c'est que les bâtisseurs de cathédrales travaillent dans l'ombre, et le mensonge semble avoir remporté la bataille. Serge de Beketch, homme d'immense talent, journaliste hors pair dans son maniement de la langue (comme on manie la rapière), n'aura pas eu la reconnaissance qu'il méritait. Son décès est passé inaperçu dans la grosse presse. Son décadaire, le *Libre Journal de la France courtoise*, n'était pas cité à la télévision ni dans les revues de presse convenables.

Et si beaucoup connaissaient la voix de Serge de Beketch, ses provocations et ses foucades, son enthousiasme pour le bien et son humour sainement dévastateur, c'est seulement parce qu'une radio libre lancée avec Jean Ferré lui donnait cette nécessaire tribune publique : Radio Courtoisie.

Etions-nous d'accord avec toutes ses provocations, ses affirmations contestables à l'occasion, ses choix ? Certes pas toujours, mais mettons là encore les choses en perspective. Soulignons l'immense hypocrisie de ce temps où la pensée unique impose de s'effaroucher devant une parole excessive ou injuste (mais dans quelques domaines seulement), pendant que les enfants sont tués dans le ventre de leur mère, pervertis, salis, que l'on nous dépouille de nos patries et qu'on voudrait nous dépouiller de notre Dieu.

Sur le front de ce combat, Serge de Beketch était en première ligne, et depuis longtemps, et même si l'on peut dire avant sa naissance : son arrière-grand père fut aide-de-camp de Dénikine, son père, russe, sous-officier à la Légion, mourut pour la France dans l'immense tragédie d'abandon de Dien Bien Phu. Serge de Beketch connu, enfant, une vie difficile (et une scolarité d'enfant de troupe) mais éclairée par un grand amour des lettres et par ce sens de la patrie qui, paradoxalement, souffre que l'on passe des frontières.

Il arriva donc à *Minute* à l'âge de vingt ans. Il passera par *Pilote*, à la grande époque de Goscinnny. Il se laissera tenter par la franc-maçonnerie – et en sortira très vite. Il finira par laisser une marque de poids au sein de ce mouvement national dont il faisait partie mais qu'il regardait aussi avec lucidité. Son dernier ouvrage, *Le Catalogue des nuisibles*, garde pour la postérité un de ses textes les plus chevaleresques, où il revendique le titre de « blaireau » face à ceux qui se plaiginaient de la ringardise des obsédés du combat pour la vie, de ce boulet des catholiques moralisateurs qu'il fallait traîner dans les campagnes électorales. Ce livre est un concentré de son art, hardi, anticon-

formiste, batailleur, justement agressif – mais c'était l'art d'un homme bon, généreux et chaleureux, ami du bien, amoureux de la France.

Nous sommes tous en deuil. Serge de Beketch nous manquera par sa plume, par sa voix. Nous disons notre peine à Danièle, à ses enfants, et nous voudrions partager et alléger la leur... mais nous savons combien cela est difficile en ces moments d'arrachement. « Que Dieu vous garde », disait-il toujours. Que Dieu l'accueille désormais, qu'Il le garde auprès de Lui pour l'éternité, dans cette Lumière pour laquelle Serge de Beketch s'est battu jusqu'au bout.

JEANNE SMITS



L'hommage de Bernard Antony

Le rappel à Dieu de Serge de Beketch m'affecte profondément. Près d'un quart de siècle d'une grande amitié bâtie sur une même foi, le même amour de la France et de la Chrétienté nous unissait en effet. Quelques franchises divergences toujours surmontées n'avaient fait que la renforcer.

Mais au-delà de l'ami que je perds, du deuil que je partage avec son épouse Danièle, ses enfants Cyrille et Aymeric et leurs familles et auquel s'associent tous les amis de l'AGRIE du Centre Charlier, de Chrétienté-Solidarité, c'est toute la résistance nationale, la résistance du pays libre qui ressent aujourd'hui l'affliction du départ d'un de ses acteurs irremplaçables.

Serge de Beketch n'était pas passé par une moderne école de la presse alignée, il avait tout appris sur le tas. Mettant au-dessus de tout sa liberté de jugement et d'expression, il était avant tout un journaliste libre, refusant toute soumission au prêt-à-penser, au politiquement correct, à la démocratie religieuse, aux lobbies qui existent ou n'existent pas. Il était de la race des grands polémistes, sachant dans son « Libre Journal » de Radio Courtoisie alterner les coups de gueule sur l'actualité avec l'exquise gentillesse pour tous ses invités dans les registres les plus variés, même s'il n'en partageait pas toutes les convictions.

Conteur prodigieux et homme de radio passionnant, il était en même temps un artiste de l'éditorial qu'il savait souvent ciser avec tous les dons de son esprit et notamment son humour.

La presse libre, si rare aujourd'hui, perd un homme irremplaçable au poste qu'il tenait. Il a quitté ce monde dans la foi et dans l'espérance. Nous continuons son combat.

Nous vous donnerons ultérieurement le lieu, la date et l'heure des obsèques



Photo : Olivier Figueras

† Serge...

Nous savions, bien sûr. Mais nous continuons d'espérer. Et de prier. Et puis... Serge de Beketch aura lutté jusqu'au bout de ses forces. Comme il l'avait fait toute sa vie. Dans le souvenir et l'exemple de son père, tombé à Dien Bien Phu alors que Serge n'était qu'un gamin. Epuisé, Serge est allé rejoindre le Bon Dieu qui l'appela à ses côtés.

Ramené récemment à Paris, il était soigné dans le service hépatologie – l'un des meilleurs de France – de l'hôpital Beaujon. Il y a une dizaine de jours, j'étais allé passer un couple d'heures avec lui. Il partageait sa chambre – et comment ne pas y voir un signe de la Providence – avec un membre du Cercle national des combattants. La garde rapprochée. Et, entre les visites de ceux qui l'aimaient – et toutes nos pensées vont à Danièle de Beketch et aux deux garçons de Serge –, cette présence amie dans les petites heures de la nuit et au retour de ces matins ponctués de soins, d'analyses, d'exams...

Il y a dix jours, le téléphone avait sonné chez moi. C'était Serge au bout de son portable. La voix méconnaissable. « Viens, il faut que je te vois. » Pendant deux heures, nous avons parlé. Pour se dire – pour nous dire – des choses que, par pudeur, nous ne nous étions jamais dites. Parce qu'elles n'avaient pas besoin d'être dites, pensions-nous. On avait tort. Il faut toujours dire à ceux qu'on aime qu'on les aime pendant qu'on peut encore le faire. Des souvenirs. Des regrets. Des anecdotes. L'ombre jamais absente d'A.D.G. Des confidences aussi, à jamais enfouies dans le fond de mon cœur. Des conseils. Des consignes. Que je suivrai scrupuleusement. Et encore, malgré la fatigue, l'humour de Serge que rien, et surtout pas la terrible maladie, ne pouvait atteindre. Des projets : « Si jamais je m'en sors... »

Et, alors qu'il était couché là, sur son lit de souffrance, ce souci des soucis des autres : « Comment ça va à *Présent*? Vous allez vous en sortir? »

Je ne sais pas si nous allons « nous en sortir ». Ce dont je suis sûr, en revanche, c'est que Serge, admirable journaliste, soldat du Vrai, du Beau, du Bien, sera notre intercesseur auprès du Ciel. Car tout, la vie, l'amour, la mort, est entre les mains du Seigneur.

Serge de Beketch n'avait peur de rien. Ni des hommes ni de la Camarde. Quand, hospitalisé d'urgence dans le Sud-Ouest où il était en vacances en famille, on ne lui avait pas caché que son cas était grave, il avait simplement murmuré : « Quand faut y aller, faut y aller... »

Répondant un jour au fameux questionnaire de Marcel Proust, Serge avait répondu à la question :



Photo : Olivier Figueras

« Comment aimeriez-vous mourir » : « *Après*. » Comprenez : après avoir fait mon devoir. Il l'a fait son devoir. Avec une rage de vivre qui a fini par avoir raison de lui. Et qui lui donnait le droit de se reposer enfin. Le devoir accompli.

A.D.G., Serge de Beketch... Cela commence à faire beaucoup. Et si l'on veut bien comprendre que le Bon Dieu ait voulu rappeler si tôt, très tôt, trop tôt, ces deux hommes d'exception, comment cacher qu'on aurait tout donné pour qu'Il nous les laisse encore un peu...

ALAIN SANDERS

● Ce mercredi 10 octobre, à 18 h sur Radio Courtoisie (95,6 MHz), dans le « Libre Journal de Serge de Beketch », Alain Sanders, Daniel Hamiche et Bernard Antony rendront hommage à la mémoire de leur ami disparu.

C'était il y a longtemps, très longtemps...

C'était il y a longtemps, très longtemps : il y a plus de trente ans. En 1973 ; peut-être 1974. A *Minute*, dans les somptueux locaux que le titre occupait alors avenue Marceau, et où mon père, qui en était à cette époque l'une des principales plumes, m'amenait lorsque je n'étais pas sur les bancs de l'école. À dire vrai, je voyais principalement le bureau – immense – de Boizeau. Mais parfois, quelques autres têtes. Notamment lors du sapin de Noël...

Au gamin que j'étais, le métier apparaissait alors comme celui de gens sérieux – ou de personnalités très lointaines. Et puis un jour, je t'ai croisé, quelque part, dans un couloir. Avec, déjà, ce bon sourire affectueux, qui est, sans doute, par-delà la souffrance, la dernière image que je garderai de toi. Un sourire qui, sans aucun doute, m'a donné une nouvelle proximité avec le journalisme...

Plus tard, nos relations ont été épi-sodiques. Mais je t'apercevais de loin

en loin : tu manifestais toujours beaucoup d'amitié à mon père, et je crois qu'il te le rendait bien.

Le temps a passé, et, il y aura bientôt seize ans, nous nous sommes retrouvés, un beau matin, collègue. Entre-temps, tu étais devenu un des grands noms de la presse nationale. Mais, avec ta délicatesse coutumière, tu n'en as jamais marqué de distance entre nous. Bien au contraire...

Et quand, il y a cinq ans, Papa s'en est allé rejoindre le Père, tu as été de ceux qui, sans insister, m'ont soutenu alors.

Aujourd'hui, vous vous êtes retrouvés, et vous allez pouvoir reprendre quelques-unes de ces discussions interrompues ici-bas.

Mais, si je signe aujourd'hui ces lignes, après lui, c'est un peu à toi que je le dois.

Merci, Serge. Et à Dieu !

OLIVIER FIGUERAS

Prix du numéro par abonnement postal : 1,20€